

DIMITRI RASSAM ET JÉRÔME SEYDOUX
PRÉSENTENT

PATRICK
BRUEL

VALÉRIE
BENGUIGUI

CHARLES
BERLING

JUDITH
EL ZEIN

GUILLAUME
DE TONQUÉDEC

AVEC LA PARTICIPATION EXCEPTIONNELLE DE **FRANÇOISE FABIAN**



Le Prénom

UN ENFANT C'EST LE DÉBUT DU BONHEUR
UN PRÉNOM C'EST LE DÉBUT DES EMMERDES

UN FILM DE **MATTHIEU DELAPORTE & ALEXANDRE DE LA PATELLIÈRE**

À l'après la pièce « LE PRÉNOM » de MATTHIEU DELAPORTE et ALEXANDRE DE LA PATELLIÈRE mise en scène BERNARD MORAUT production THÉÂTRE OUDARD VII. Image DAVID UNGARO (ATC) scénario MARIE CHEMINAL costumes ANNE SCHOTTE son assistant réalisateur JOSEPH RAPP monteur CÉLIA LANTIEROUP
musique originale JÉRÔME REBOTIER une coproduction CHAPTER 2 / PATHE / TFI FILMS PRODUCTION / M6 FILMS / FARGO FILMS / NEXUS FACTORY avec la participation de CANAL+ / CINE+ / TFI / M6 en coproduction avec OFPIM et en association avec OFPIM production associée BERNARD MORAUT
production associée FLORIAN GENETTES MOREL coproductions ALEXANDRE DE LA PATELLIÈRE - MATTHIEU DELAPORTE - SERGE DE POUQUES - SYLVAIN COLOMBES - ADRIAN POLITOWSKI - GILLES WATERKEYN coproduit par ROMAIN LE GRAND produit par DIMITRI RASSAM



© 2012 CHAPTER 2 / PATHE PRODUCTION / TFI FILMS PRODUCTION / M6 FILMS / FARGO FILMS / NEXUS FACTORY

DIMITRI RASSAM ET JÉRÔME SEYDOUX
PRÉSENTENT

PATRICK VALÉRIE CHARLES JUDITH GUILLAUME
BRUEL BENGUIGUI BERLING ELZEIN DE TONQUÉDEC

AVEC LA PARTICIPATION EXCEPTIONNELLE DE
FRANÇOISE FABIAN

Le Prénom

UN FILM DE
MATTHIEU DELAPORTE & ALEXANDRE DE LA PATELLIÈRE

D'APRÈS LEUR PIÈCE
MISE EN SCÈNE PAR BERNARD MURAT
PRODUCTION THÉÂTRE ÉDOUARD VII

UNE COPRODUCTION
CHAPTER 2 – PATHÉ – TF1 FILMS PRODUCTION – M6 FILMS – FARGO FILMS – NEXUS FACTORY
AVEC LA PARTICIPATION DE CANAL+ – CINE+ – TF1 – M6
EN COPRODUCTION AVEC UFILM
EN ASSOCIATION AVEC UFUND

MUSIQUE ORIGINALE
JÉRÔME REBOTIER

DURÉE : 1H49

SORTIE LE 25 AVRIL 2012

DISTRIBUTION

Pathé Films AG
Neugasse 6, Postfach
8031 Zürich
T 044 277 70 83, F 044 277 70 89
jessica.oreiro@pathefilms.ch



RELATIONS PRESSE

Jean-Yves Gloor
Route de Chailly 205
1814 La Tour-de-Peilz
T 021 923 60 00, F 021 923 60 01
jyg@terrasse.ch

Créez votre compte pro pour télécharger le matériel presse sur www.pathefilms.ch

SYNOPSIS

Vincent, la quarantaine triomphante, va être père pour la première fois. Invité à dîner chez Élisabeth et Pierre, sa sœur et son beau-frère, il y retrouve Claude, un ami d'enfance. En attendant l'arrivée d'Anna, sa jeune épouse éternellement en retard, on le presse de questions sur sa future paternité dans la bonne humeur générale... Mais quand on demande à Vincent s'il a déjà choisi un prénom pour l'enfant à naître, sa réponse plonge la famille dans le chaos.



ENTRETIEN AVEC **MATTHIEU DELAPORTE & ALEXANDRE DE LA PATELLIÈRE**



Vous êtes les auteurs du PRÉNOM, qui, avant de devenir un film, a été un immense succès au théâtre...

Alexandre : C'est vrai que ça a été incroyable d'un bout à l'autre. La rencontre et le travail avec Bernard Murat, les premières lectures, les répétitions dans cette mythique salle Édouard VII...

Matthieu : Passée l'angoisse terrible de la première, quand on se demande de quel pont on va aller se jeter si personne ne rit, on a vécu une année extraordinaire ! Les représentations complètes tous les soirs, la vie quotidienne en coulisses... Et puis de savoir que la pièce serait jouée dans le monde entier !

A : Dès la première semaine, on a été contacté par des théâtres allemands et israéliens, les premiers à réagir. C'est là qu'on a compris qu'il se passait vraiment quelque chose.

À quel moment avez-vous décidé d'adapter la pièce pour le cinéma et ensuite de réaliser le film vous-même ?

M : On vient du cinéma, mais on avait envie de changer d'air. On est parti dans l'écriture de cette pièce sans savoir du tout ce qu'elle allait devenir. On voulait écrire sur des gens comme nous, parler un peu différemment des liens familiaux et le faire sans les contraintes du cinéma, sans avoir de compte à rendre... En même temps, l'envie de l'adapter au cinéma est venue dès que la pièce a été terminée.

A : L'écriture de la pièce est née d'une envie d'indépendance, et c'est ce même désir qui nous a convaincus d'en réaliser l'adaptation. Ce même désir et, pour être honnête, Dimitri Rassam, notre producteur !

On sait qu'une bonne pièce de théâtre ne fait pas forcément un bon film : aviez-vous cette crainte à l'esprit ?

A : Ce qui était très excitant dans cette aventure, c'était aussi de se confronter à un genre très particulier : le passage de la scène à l'écran. Nous avons donc « fait nos devoirs », en revoyant des pièces aussi différentes que « Mélo » de Resnais, « Le Limier » de Mankiewicz, « Le Dîner de cons », « Le Père Noël est une ordure », les Bacri-Jaoui, mais aussi beaucoup d'autres un peu moins réussies...

Nous nous sommes rendus compte que les adaptations que nous aimions le plus, qui nous paraissaient les plus justes, étaient celles qui assumaient à la fois le huis-clos et le temps réel, et qui restaient fidèles à la dynamique de leur concept d'origine.

M : C'est vrai qu'il y a parfois la tentation de diluer l'histoire en rajoutant des flash-backs, en multipliant les intrigues, en saisissant le moindre prétexte pour sortir du décor... Notre parti-pris a été de conserver le cœur du récit, la musique du texte, mais en insistant énormément sur le rythme et le naturel du jeu des acteurs. Il fallait faire comme si ces dialogues très écrits tombaient directement de leur conscience. En comédie, tout est une histoire de rythme, un mélange de liberté et de précision. Il faut laisser la vie entrer pour éviter le côté mécanique ou théâtral et en même temps éviter de tomber dans le naturalisme ou le bavardage. Il fallait trouver une écriture cinématographique adéquate... C'était une obsession, partagée par notre chef opérateur David Ungaro, et elle passait par l'utilisation de toute la grammaire du cinéma : le travelling, la caméra à l'épaule, le plan large, le plan serré, le plan séquence... Nous avons également énormément travaillé sur le rythme avec notre monteuse Célia Lafitedupont.

Avec un atout essentiel : votre texte de base, à partir d'une intrigue de comédie évoquant l'amitié ou la famille, est un reflet assez fidèle de la France d'aujourd'hui. Quelle était votre idée de départ ?

A : En bons « bobos » que nous sommes, nous avons donné à nos enfants — 3 garçons pour Matthieu et 2 filles pour moi — des prénoms assez originaux. À l'occasion de vacances communes en famille, on a pu remarquer combien cela provoquait des réactions épidermiques, même dans un univers plutôt policé comme le nôtre ! Les autres se permettent alors de rentrer dans votre sphère privée pour donner leur avis sur la question ! Deux choses nous amusaient : que le choix du prénom soit à ce point un sujet sensible, parce qu'il raconte beaucoup de choses sur soi et sur ce que l'on projette de soi, et qu'on s'étonne, nous, que ce choix de prénoms bizarres fasse réagir !

M : On voulait écrire sur la famille et cette affaire de prénom ouvre une véritable fenêtre sur la société. Qu'il soit

classique ou original, de toute façon c'est un choix vis-à-vis des autres ! Il engage lourdement ceux qui le donnent comme celui qui le reçoit. Il y a là-dedans une dimension familiale, religieuse, sociale qui, de fait, condamne votre enfant à vie, même si c'est fait au départ avec amour. Ça nous permettait également de rire de nous-mêmes et je dois reconnaître que l'on a pris un malin plaisir à se moquer de nos propres choix. Nous avons donc pratiqué une sorte d'humour sado-maso !

Et dans les choses qui font mal, à travers les personnages de Charles Berling, Patrick Bruel ou Valérie Benguigui, vous ajoutez des réflexions sur la gauche-bobo, le bling-bling, la place de la femme dans la société actuelle...

M : C'est vrai qu'on ne sait pas pour qui vont voter Charles et Patrick, mais par contre, leurs personnages, on en a une idée assez précise ! Nous sommes des enfants des années 70, issus de familles très politisées. Cela a irrigué notre jeunesse à grand renfort de soirées animées et d'empoignades familiales, donc nous avions envie de parler de ça. Et c'est au fond un sujet assez latin. D'ailleurs quand nous avons travaillé avec l'adaptateur allemand il nous a dit dès le départ : « La famille de la pièce ne peut être que française ! » Ça n'avait rien à voir avec l'intrigue mais pour lui, c'était forcément une tribu latine. C'est vrai que ce texte-là renvoie un peu à la comédie à l'italienne où tout le monde tchatte, où le ton monte très vite et redescend aussi rapidement. C'est d'ailleurs une vraie référence pour nous car c'est un cinéma qui sait prendre son époque en flagrant délit, qui sait faire une satire des mœurs de la vie quotidienne avec un mélange de cruauté et d'affection.

A : Il est aussi question des masques que l'on se voit attribuer dans une famille et que l'on porte quand on se réunit : le fils ou la fille préféré, celui qui est censé réussir, celui qui a la conscience morale... Ça m'a toujours fasciné de voir comment les rôles étaient distribués, comment chacun adopte sa propre caricature. Et dans l'affrontement entre Vincent et Pierre, au premier abord un bling-bling de droite et un intello de gauche, il y a aussi deux amis d'enfance qui aiment se déchirer, sans en mesurer les conséquences pour

les autres ! Au-delà de leurs divergences politiques, ils partagent un même goût du combat verbal. Quels que soient leurs défauts, nous aimons ces personnages et on voulait éviter que le public ait un regard d'entomologiste sur eux, qu'au contraire, il s'y retrouve, qu'il ait l'impression de vivre ce dîner de l'intérieur, en pouvant s'identifier tour à tour à chacun des protagonistes.

Un des tours de force du film, sans que rien ne soit «surligné», est de réserver à tous les personnages son moment d'anthologie.

A : Dans une famille, on croit généralement savoir qui sont les chefs et les dominés, mais quand ces derniers sortent aussi leurs couteaux et leurs gourdins, ils font parfois plus mal que les premiers ! Nous avions donc la volonté de nous intéresser à tous les éléments de ce groupe, sans en oublier aucun, car c'est aussi le sujet du film.

M : C'est d'ailleurs pour cela que nous ne voulons pas communiquer en amont sur le fameux prénom qui est au cœur de la pièce et du film. Son annonce est une sorte de bombe assourdissante, qui détourne l'attention et nous permet de glisser discrètement des petites mines sur chacun des personnages, qui n'explorent que bien plus tard ! Nous avons toujours pensé ce film comme un film choral. D'ailleurs, du point de vue de la mise en scène, du découpage et du montage, les dialogues ont été autant privilégiés que les moments d'écoute car tous deux ont une importance essentielle sur ce qui est dit ou révélé. D'autant qu'au cours de cette soirée, les alliances entre les personnages ne vont cesser de varier.

Les personnages justement : quelles étaient vos envies au moment de choisir les acteurs pour les incarner ?

M : La volonté de départ était de créer une famille. Un groupe homogène et cohérent. Il nous fallait des comédiens du même âge pour que l'on croie qu'ils aient pu grandir ensemble, puisqu'ils sont amis d'enfance. Il fallait aussi casser le rythme de la pièce et Charles Berling nous a servi de «béliet» ! Son arrivée a permis de redistribuer les cartes et a permis à chacun de se repenser, de changer de musique.



A : Le cinéma devait nous servir à apporter un degré de réalisme à cette famille par rapport à la pièce. Il fallait nous appuyer sur deux hommes qui sont donc très différents, à la ville comme à la scène, mais qui, en même temps, se ressemblent ! Et c'est vrai que Charles Berling comme Patrick Bruel sont deux boulimiques, deux incroyables amoureux de la vie. Nous étions certains que leur association ferait des étincelles et cela nous a donné à tous une nouvelle énergie. Charles, dans son brillant parcours d'acteur, a souvent été utilisé pour sa face sombre et cérébrale. Mais il y a chez lui une folie, une animalité, une énergie extrême que nous voulions à tout prix voir à l'écran. Il a donné à Pierre, qui est un personnage excessif, une sorte de Saint-Just du samedi soir, une dimension formidable, à la fois drôle et émouvante. Son entente personnelle et professionnelle avec Patrick a dépassé toutes nos espérances.

Et Valérie Benguigui ?

A : Vous voulez dire Valérie «Rolls Royce» Benguigui ? Dès le départ, elle a donné une force incroyable à ce personnage, en puisant dans sa propre force et dans son humanité.

En plus, elle n'a peur de rien donc on a pu l'emmener très loin, totalement au service du rôle de Babou.

M : Babou est le personnage central de ce groupe. C'est elle qui a invité tout le monde. C'est elle qui s'évertue à ce que tout se passe bien car c'est elle qui apparaît comme le garant de la cohésion familiale. Valérie a une puissance comparable à un volcan qui donne quelques secousses avant d'entrer en éruption ! Et en même temps, elle parvient aussi à exister dans des scènes où elle n'a que peu de dialogues ou juste un regard. Elle a un immense pouvoir de comédie tout en donnant beaucoup de chair et de réalisme à son personnage.

Guillaume de Tonquédec et Judith El Zein ?

A : Claude, le personnage de Guillaume, est assez énigmatique, il a du mal à exister par rapport aux deux coqs de ce dîner ! Nous savions, depuis le théâtre, que Guillaume avait d'autres choses à lui apporter au cinéma, car lui aussi possède un fantastique sens du comique et une vraie folie.

M : Le personnage de Patrick dit de Claude, critiquant son apparente passivité : «On dirait un greffier», ce qui



est parfaitement injuste car les autres, occupés à leur joute verbale, ne font jamais attention à sa présence. Or, il est bien là ! Guillaume joue d'une apparence lisse sur laquelle on peut projeter plein de choses et en même temps, dès qu'il accélère, il vous emmène où il veut ! C'est la même chose pour Judith et son personnage, Anna. Les apparences sont trompeuses. Au départ, on peut ne voir qu'une belle et élégante blonde, un trophée, mais très vite, le vernis craque et c'est l'aspect volcanique d'Anna qui prend le dessus. Anna est la nouvelle du groupe, elle cherche à s'intégrer, mais elle n'est pas prête à tous les compromis. Quand Pierre la provoque, elle n'hésite pas à entrer dans l'arène et à rendre les coups. Elle ne cherche pas le conflit, mais ne recule jamais. Judith a su apporter au personnage son humour et son caractère avec beaucoup de talent.

A : Le plaisir de travailler au quotidien avec des acteurs c'est aussi de les redécouvrir, d'utiliser autrement leur potentiel. Faire exploser les emplois habituels en montrant d'autres visages insoupçonnés.

Terminons avec Patrick Bruel, un cas à part du fait de sa notoriété et de ses multiples activités ?

A : Au-delà de sa notoriété et de ses multiples succès, de l'image d'éternel gagnant qu'il renvoie, Patrick est un artiste très sensible qui offre une vraie disponibilité dans le travail. C'est un homme qui veut progresser, grandir et qui n'a jamais peur «d'y aller». On lui avait promis l'enfer car nous savions, pour l'avoir vu jouer le rôle tant de fois sur scène, qu'il pouvait vraiment livrer une performance exceptionnelle. Alors Patrick est venu avec ses failles, son envie, son goût du combat et de l'aventure collective, n'hésitant jamais à se remettre en question. Jusqu'à la dernière heure de tournage, un vendredi à 1h du matin, il était là, heureux comme un fou de refaire une prise pour la quinzième fois. Travailler avec lui a été un immense plaisir.

M : Il y a une certaine injustice vis-à-vis de Patrick. C'est vrai qu'il fait beaucoup de choses différentes, mais on ne fait pas ce genre de carrière sans raison. Il a un indéfectible enthousiasme et il est très perfectionniste. Il aime proposer, mais il est toujours prêt à refaire et refaire encore. Il est dans le plaisir de la recherche ! C'est vraiment très agréable et stimulant.

Maintenant, c'est vrai que quand vous ne le connaissez pas il peut avoir un petit côté énervant : il chante ? Il vend des millions de disques ! Il monte sur scène ? C'est complet ! Il joue au poker ? Il est champion du monde ! Il aurait fait de la magie, ça aurait été Majax !!! Il me fait penser au «chanteur» de la chanson de Balavoine sauf que lui pourrait chanter : «Je me présente je m'appelle Patrick, j'ai super bien réussi ma vie. Je suis aimé. Je suis beau et gagne de l'argent et en plus je suis intelligent. ... !» Il y a un moment où tout ce succès, ça agace, ça provoque de la jalousie chez nous, les hommes normaux ! Alors plutôt que de lutter contre cette tendance, on a trouvé intéressant de jouer avec elle. Et comme Patrick est très intelligent et très lucide sur son image, ça l'a amusé de pousser le truc à fond. Il n'a jamais essayé d'être plus intelligent ou plus fort que son personnage.

Un mot d'un autre personnage essentiel du PRÉNOM : ce décor incroyable, cet appartement que l'on croirait bâti depuis deux siècles...

A : C'était un sujet totalement obsessionnel dès l'origine du projet ! Matthieu et moi sommes parisiens et avons grandi dans ce type d'univers, nous avons donc des idées très arrêtées sur cet appartement. Nous voulions absolument travailler avec Marie Cheminal, une immense chef décoratrice dont nous avons adoré le boulot avec Cédric Klapisch sur PARIS notamment... Ses disponibilités laissaient peu de marge, mais on aurait pu camper devant chez elle pour l'avoir !

M : Elle a fini par ne plus avoir le choix car, à chaque fois qu'elle émettait une condition, nous lui disions : «D'accord» ! Le résultat est saisissant, à tel point qu'à la post-synchronisation du film, l'équipe technique croyait que nous avions tourné dans un véritable appartement ! C'est le plus beau des compliments pour nous car toute notre mise en scène a découlé de ce décor. Pour tout vous dire, lors de la conception des lieux, Marie nous a demandé de travailler seule et de ne rien nous montrer avant que tout soit fini. On a dit OK en lui demandant elle aussi d'accepter l'hypothèse que nous pourrions tout casser ! Le jour J, dans les studios de Bry-sur-Marne, son équipe nous a bandé les yeux et nous a fait découvrir l'endroit. Une fois la chair de poule passée, nous savions que la moitié du chemin était parcourue.

A : Ce qui est extraordinaire, c'est que chaque jour sur le plateau, nous découvrons de nouveaux détails et en fait, une bonne partie de l'équipe déco avait apporté des choses personnelles : Marie Cheminal a apporté ses coussins, d'autres des jouets de leurs enfants, des dessins... Tout le monde est tombé amoureux de l'appartement qui a finalement été investi, qui est devenu un vrai lieu de vie.

M : En fait, même si la rue dans laquelle il se situe n'existe pas, elle correspond exactement à un lieu qui existe dans le 9^{ème}. L'immeuble du film est typique de ceux du 9^{ème} et la vue du salon dans le film est celle que l'on aurait s'il existait vraiment !

A : Nous sommes même allés enregistrer du son dans le 9^{ème} arrondissement pour que l'ambiance des bruits extérieurs soit aussi raccord !

Et la musique ?

M : On a fait appel à Jérôme Rebotier et Richard Wagner. Deux garçons bourrés de talent.

Et votre duo maintenant ? De quoi avez-vous envie : d'un retour au théâtre, de cinéma, d'autres choses ?

M : Notre envie première est de retourner au théâtre parce que la comédie sur scène est un laboratoire extraordinaire, à partir duquel un texte peut évoluer. Nous l'avons vécu lors des représentations du «Prénom» : pendant un mois au début, nous avons chaque jour apporté des petites modifications, optimisé les choses et ça a aidé la construction du film. Nous avons donc commencé à écrire une nouvelle pièce. Mais comme nous aimons essayer d'alterner comédie et drame, on a écrit ensemble un polar, un film noir que je devrais réaliser bientôt.



ENTRETIEN AVEC **DIMITRI RASSAM**



Vous êtes un jeune producteur, dans tous les sens du terme ! Quel a été l'élément déclencheur qui vous a fait choisir cette aventure-là ?

Je n'ai pas eu à chercher très loin : voilà plus de 6 ans que mon bureau est à 10 mètres de celui de Matthieu et Alexandre ! Je dirais que l'aventure humaine avait commencé bien avant le film... Quand ils m'ont invité à voir leur pièce, il y a eu comme une évidence et deux mois et demi plus tard, nous entrons en préparation du tournage ! Notre idée commune était de proposer un vrai film de cinéma, d'où l'envie de s'entourer d'une équipe technique talentueuse et reconnue comme Benoît Pilot à la direction de production, Marie Cheminal aux décors, David Ungaro à la lumière ou Célia Lafitedupont au montage... Il fallait aussi préserver l'équilibre de la pièce, donc nous avons fait très peu de changements sur son «ADN» mais en repartant tout de même de zéro par rapport à l'excellente mise en scène de la pièce signée Bernard Murat... Honnêtement, mon principal travail a été de donner le temps et les moyens de bien faire à Matthieu et Alexandre parce que la force motrice de ce projet, c'est eux !

Pratiquement, ça veut dire quoi «donner les moyens» sur un film comme LE PRÉNOM ?

Une fois la confiance de nos partenaires acquise (Pathé, TF1, M6 et Canal), nous avons décidé en amont de nous donner du temps et des moyens pour tourner. Nous avons donc mobilisé deux caméras en permanence sur 11 semaines de tournage... Beaucoup de mes amis producteurs me disaient : «Tu es un grand barjot !», parce que nous aurions aussi pu le faire en 7 semaines... Mais nous avions ce besoin d'aller capturer ce qui avait été une source de plaisir au théâtre, la complicité de ce groupe. Il fallait être précis... Matthieu et Alexandre sont aussi les producteurs du film et nous avons voulu nous donner ces luxes-là ensemble !

Vous venez d'une famille de producteurs : Jean-Pierre Rassam votre père l'était, Claude Berri son beau-frère aussi, tout comme Thomas Langman votre cousin... Ce mot «producteur», qu'évoque-t-il pour vous ?

Je suis encore jeune dans ce métier donc je n'ai aucune leçon à donner mais je dirais qu'il faut avoir, avant tout, des convictions... Dans le cas du PRÉNOM, c'était facile parce que j'étais loin d'être le seul à y croire ! Cela dit, avoir plus de certitudes ajoute aussi de la pression sur un projet comme celui-ci, car il faut être à la hauteur de l'attente... Dans notre cas, faire autant rire que la pièce. J'ai certes bénéficié d'un peu d'aide au démarrage, mais mon parcours s'est toujours appuyé sur un travail d'équipe, en particulier avec mon associé Aton Soumache, ainsi qu'avec Matthieu et Alexandre.

ENTRETIEN AVEC **PATRICK BRUEL**



La pièce de théâtre «Le Prénom» marquait votre retour au théâtre. Vous avez enchaîné directement avec le tournage du film.

À la première lecture de la pièce, j'ai tout de suite su que nous en ferions un film ! Souvent, en jouant sur scène, je pensais à l'adaptation pour le cinéma et aux différentes options qui pourraient se présenter sur le tournage. Le film reste très proche de la pièce, évidemment, mais le cinéma, grâce à la liberté qu'offre la caméra, crée une intimité différente. Le point de vue change, ça oblige à se réinventer, à trouver une musique différente, même si les émotions que l'on veut faire passer restent les mêmes.

Qu'est-ce qui vous intéressait tant dans cette histoire ?

Au départ, il y avait cette impossibilité à finir les répliques tant nous étions emportés par les fous rires ! Le jour de la première lecture avec mes partenaires, devant les auteurs et les agents, ça en devenait presque inquiétant : je n'arrivais pas à terminer une phrase !

La force de cette histoire, c'est son universalité : ça nous est arrivé à tous ! Une anecdote, une phrase, une connerie au cours d'un repas, un soir, entre copains ou en famille et tout d'un coup, un cataclysme qui se déclenche... Dans ce groupe-là, il y a eu trop de non-dits. Avec la famille ou les amis, on avance parfois les uns à côté des autres, sans se voir ni se parler vraiment. Ce soir-là, en allant dîner chez sa sœur, Vincent est dans un mode léger, comme à son habitude, il a envie de se marrer, sauf que cette fois, il va un peu trop loin. Et ça déclenche un conflit disproportionné. La construction, l'évolution du PRÉNOM intègre beaucoup de choses sous-jacentes, reflets de notre société. C'est très bien vu, c'est drôle, intelligent, cruel, violent parfois...

Il y avait évidemment l'idée de troupe au théâtre. En voyant le film, même si Charles Berling est arrivé plus tard dans le projet, cette notion de groupe crève, elle aussi, l'écran.

C'était très agréable de vivre cette aventure collective. On a vraiment fonctionné comme une troupe, c'était même

essentiel : dans l'histoire, nous incarnons des amis de 30 ans, une vraie famille. Il fallait que ça passe à l'image, bien au-delà d'une simple relation entre acteurs. Et c'est vrai qu'on s'est bien trouvé ! Au théâtre, nous avons joué 250 fois, sans anicroche, en ayant toujours l'idée de faire mieux, d'avancer, de s'aider et le tournage s'est bâti sur cette dynamique-là. Charles est arrivé en cours de route, avec un regard neuf, et il s'est tout de suite intégré à la bande. On s'est très bien entendu. Ça a été formidable de jouer avec lui.

Vincent, votre personnage dans LE PRÉNOM, est un type qui a réussi, qui a de l'argent, du pouvoir, de la séduction... Étrangement, ce sont des clichés qui vous collent parfois à la peau en tant que Patrick Bruel !

Ah bon ? (Rires) On a tous des étiquettes qui nous collent à la peau que cela nous plaise ou non ! Il vaut mieux en rire et c'est ce que nous avons essayé de faire avec les réalisateurs. On s'est amusé de ces clichés, surtout dans la manière dont le personnage est présenté, au début du film. Vincent apparaît très sûr de lui, à la limite de l'arrogance, mais je vous rassure, ça ne dure pas ! Après, il prend très très cher !!! C'est ce qui est intéressant dans cette histoire : tout le monde est tour à tour bourreau puis victime...

Cet homme-là, dans votre méthode de fabrication du personnage, il correspond à des gens que vous connaissez, que vous avez croisés ? Il vous ressemble ?

J'étais convaincu que non, mais comme deux ou trois amis m'ont dit que si, soit je change d'avis soit je change d'amis ! (Rires) En fait, le personnage de Vincent est tellement écrit et précis que je me suis laissé porter par ce que les auteurs avaient imaginé. Je me suis juste dit qu'il devait rester touchant et sympathique parce que sinon, il pouvait devenir insupportable ! Heureusement, il a le charme pour rattraper tout ça ! C'est probablement un même qui a toujours été en recherche d'autorité et qui était le chouchou de ses parents. Anna, la femme qu'il a choisie, a cette autorité. Elle n'est pas comme les autres, elle a du caractère et sait le recadrer...

Ce rôle de Vincent vous va bien. Diriez-vous qu'il est tombé au bon moment dans votre vie et votre carrière ?

Un rôle comme celui-ci tombe bien à n'importe quel moment dans n'importe quelle carrière. C'est un véritable cadeau. Ma seule vertu est de ne pas l'avoir laissé passer. Je suis très heureux que le film soit réussi, à la hauteur de la pièce ; Matthieu et Alexandre, les réalisateurs, ont une telle intelligence qu'ils se sont parfaitement adaptés à la situation. C'est leur premier film ensemble et dans le moindre détail, la moindre référence, ils avaient tout préparé. Nous, les acteurs, avons accompagné ce projet. J'ai été là quand ils avaient besoin de moi, j'ai donné mon sentiment, des idées bonnes ou mauvaises... Ils ont su générer l'enthousiasme de toute une équipe, de leurs techniciens, de leurs producteurs, des distributeurs. À l'arrivée, on n'a pas l'impression de voir un premier film, c'est très maîtrisé. J'ai été très impressionné.

Du fait de votre expérience, de votre carrière et de votre place dans l'industrie du spectacle, cette équipe, justement, semble avoir été impressionnée par votre capacité d'écoute.

Il faut être au service du film. Sur un tournage, je ne m'occupe pas que de moi ou de ce que j'ai à faire. L'intérêt de se mettre à la disposition d'un metteur en scène, de son rêve, de ses fantasmes c'est un privilège extraordinaire. Quand je suis chanteur, je suis totalement à mon service ! C'est moi qui décide, qui mets en scène, qui choisis l'ordre des chansons ou de la salle... Moi, moi, moi tout le temps ! Donc, si je n'ai pas au moins une activité dans laquelle je suis au service des autres, où est ma thérapie ? (Rires) J'aime vraiment la vie du plateau, j'apprends sans cesse, j'aime m'enrichir auprès des gens, comprendre... La technique par exemple m'intéresse beaucoup : les focales, les angles, la direction d'acteurs. Et un jour peut-être...

Vous passerez à la mise en scène ?

Oui, mais ça devra répondre à une urgence. Il ne faut pas faire un film pour faire un film ! Ça doit répondre à un besoin de dire, de raconter, ça doit vous réveiller la nuit. Un vague potentiel ne suffit pas, j'ai monté beaucoup de mes clips, j'en ai même filmé certains mais ça ne fait pas encore de moi un réalisateur.

Un livre d'entretiens, «Conversation» avec Claude Askolovitch, LE PRÉNOM puis un nouvel album et une tournée : 2012 est-elle une année à part pour vous ?

Oui, mais je fais toujours beaucoup de choses, peut-être un peu trop d'ailleurs, malgré cela, je ne me lasse de rien. J'ai de l'appétit, de la curiosité, de l'enthousiasme, j'ai une vie professionnelle intense et je m'occupe beaucoup de mes enfants. Il me faudrait juste apprendre à me laisser du temps pour ne rien faire, mais ça c'est le sujet du livre... (Rires) Vous savez, même si je remonte à mes 15 ans, je n'ai jamais été un glandeur ! C'est dommage parce que c'est une grande qualité : se lever tard, regarder un film, aller déjeuner avec un pote, boire un verre, lire...

Pour terminer, puisque vous parliez de vos enfants, quel souvenir gardez-vous du choix de leurs prénoms ?

Il n'y a eu aucun débat ! J'ai compris très vite qu'il ne fallait rien dire ! Une fois que c'est fait, le pire que vous puissiez entendre est : «C'est pas mal». Ce sont ceux qui détestent ! Pour mes deux enfants, ça s'est passé à chaque fois de la même façon, en feuilletant «Le livre des prénoms» ! On est tombé sur Oscar, on s'est regardés, c'était évident. Deux ans plus tard, même chose pour Léon. Notre seul cahier des charges était que leur prénom ne suscite pas de diminutifs car je déteste ça ! Le prénom, c'est notre premier fardeau, plus ou moins léger à porter, il dit des choses. Dernièrement, j'ai fait une séance de dédicace pour mon livre à Lyon. Une dame est arrivée et m'a demandé de signer pour ses 5 enfants. Vous n'avez pas idée des prénoms ! Le premier et le plus simple, c'était Enguerran ! Je lui ai conseillé d'aller voir le film avec eux...



ENTRETIEN AVEC **VALÉRIE BENGUIGUI**



Babou est un personnage particulièrement intéressant car, de toute cette bande-là, c'est la seule que justement, on n'appelle pas par son prénom mais par un diminutif ! Comme si cette femme s'était laissée grignoter par ses proches...

Oui sans doute, mais elle l'a accepté ! Au départ, elle s'est greffée sur l'amitié des deux garçons, en tant que sœur de Vincent puis femme de Pierre. Avec le temps, elle a mis de plus en plus de choses de côté. On a tous nos secrets d'acteurs pour faire exister nos personnages, je me suis racontée une histoire à propos de Babou, je l'ai imaginée toujours en retrait, avec la volonté de faire partie de ce groupe dont les deux têtes fortes étaient son frère et son futur mari. En parallèle, elle a créé un lien plus intime avec Claude, qui est aussi plus doux, presque féminin. Donc elle s'est laissée dominer, elle a fait des enfants, elle a mis sa carrière entre parenthèses, acceptant ces compromis par amour et par facilité.

Jusqu'au moment du trop plein et de l'explosion.

Oui, car c'est quelqu'un de sensible, de généreux, de naïf, mais aussi d'intelligent ! Elle avait sans doute de grosses possibilités d'avenir, un vrai potentiel, plein de rêves. Et ce soir-là, celui du dîner, elle est prête, elle est mûre pour crever l'abcès. On ne peut pas éternellement faire l'économie de soi sans recevoir des choses en retour. L'ingratitude lui devient insupportable car elle a aussi son opinion et des opinions.

Qu'est-ce que Babou a en commun avec vous ou avec des personnes de votre entourage ?

Beaucoup de choses et finalement pas grand-chose ! À une période de ma vie, j'ai pu m'oublier également, mais sans jamais être dans le sacrifice. C'est en cela que je me retrouve en elle... Le succès de la pièce tient aussi beaucoup au casting fait par Bernard Murat !

Et dans votre vie personnelle, le choix de César et Abraham comme prénoms pour vos deux fils a-t-il posé un problème ?

Avec mes parents, ça été l'occasion d'un vrai débat ! César, ils trouvaient ça assez vieux et ne comprenaient pas trop, mais Abraham, c'est devenu plus compliqué ! Ma mère me disait : « Tu te rends compte ce que tu lui mets sur le dos, c'est quand même énorme... » Ils ont eu très très peur, peur que ce soit lourd, peur de l'antisémitisme, peur qu'on se moque de lui... À tel point que tout le monde nous disait : « Vous êtes dingues ». Quand mon fils est né, avec mon mari, nous l'avons appelé Eli pendant une matinée à la clinique... Et puis, après un peu de repos, on s'est regardé et on a convenu qu'il n'avait pas une tête de « Eli », donc nous avons rayé ce prénom sur la fiche et nous lui avons rendu le sien ! Aujourd'hui, tout va bien, pour tout le monde, César et Abraham sont des prénoms magnifiques !

LE PRÉNOM pose aussi des questions de société, notamment celle de la place de la femme.

Moi je ne vis pas dans un milieu arriéré ou machiste, mais très souvent, je suis confrontée à des petits mécanismes ou des réflexions que je remets en place avec sympathie et humour, tout en me disant que, question parité, on est encore loin du compte ! Dans le film, c'est vrai que Babou, la femme-mère de famille, est reléguée à la cuisine mais elle l'a accepté, c'est sa responsabilité, jusqu'à cette soirée décisive.

Qu'est-ce qui vous intéressait dans le fait de suivre ce personnage de la scène à l'écran ?

J'étais très curieuse de ce chemin-là et en même temps, je me demandais ce que cela pourrait donner. Comment défaire ce que nous avons fait ? N'ayant jamais participé à une adaptation d'une de mes pièces pour le cinéma, j'étais persuadée que théâtre et cinéma s'appuyaient sur le même processus. Ce que je sais maintenant c'est qu'on n'y parvient pas de la même manière. Tout simplement parce que sur scène, on doit donner à voir à 800 personnes chaque soir, avec le souci du spectateur du fond de la salle, alors

qu'au cinéma, c'est la caméra qui vient au plus près saisir le moindre battement de vos cils. Il faut donc tout détricoter, parler différemment, inventer une autre technique. C'était un travail passionnant, amplifié par le fait que j'ai changé de mari, Charles Berling ayant remplacé Jean-Michel Dupuis !

Justement, la notion de troupe semblait très importante sur ce projet, la pièce et le film.

Et ça s'est fait assez naturellement. Il est vrai qu'au théâtre, on n'a pas tellement le choix : sans cohésion, il est très difficile de jouer, tout doit se faire ensemble, on doit s'écouter, se parler... Il se trouve que ça s'est formidablement passé entre nous, donc tout le monde était très heureux de se retrouver pour le film, avec les acteurs et les auteurs. Pour tout vous dire, nos loges étaient très confortables, mais on préférerait rester dans une sorte de petit salon, à côté du plateau, pour entendre ce qui se passait, parler avec Alexandre et Matthieu.

Vous avez une belle expérience des comédies au cinéma de LA VÉRITÉ SI JE MENS à SAFARI en passant par LES TUCHE, COMME T'Y ES BELLE ou PUR WEEK-END... On sent dans LE PRÉNOM une synthèse de plusieurs styles de comédie.

C'est tout ce que j'aime ! J'adore faire rire, c'est certain, mais j'ai aussi besoin de vérité, de profondeur... Je ne saurais pas appréhender un rôle par le seul biais de la comédie, sachant en plus que lorsque le tragique s'en mêle, c'est encore plus drôle ! Là, je suis comblée ! Cela dit, je me vois beaucoup plus comme une actrice tragique que comme une comique mais apparemment, quand je pleure, je fais rire, alors... Avec LE PRÉNOM, grâce à Matthieu et Alexandre, je suis comblée !

Votre carrière est déjà riche de très belles rencontres et de personnages marquants, mais on sent que ce rôle de Babou est important.

Ah c'est certain qu'il n'est pas comme les autres ! J'ai rarement eu un personnage aussi complet et beau. À jouer, c'est un cadeau, comme l'était d'ailleurs mon personnage de COMME T'Y ES BELLE. Il est vrai qu'on m'avait déjà offert Babou au théâtre et qu'ensuite, j'ai eu la chance de la faire vivre aussi au cinéma. Je sais que beaucoup d'actrices se seraient battues pour avoir ce rôle ! J'ai toujours eu envie de ça, besoin de plus. Moi, je voudrais jouer des personnages extrêmes parce que vivre des choses fortes est ce qui m'intéresse et qui me passionne. Même si elles sont loin de moi, si elles ont vécu des choses que j'ignore, je voudrais incarner ces femmes-là : Françoise Meyers-Bettencourt par exemple ! J'aime cette relation fascinante entre la fille et la mère. Je voudrais aussi jouer une pute, une bonne sœur, une droguée, une psychotique, une dingue... Ça j'adorerais !



ENTRETIEN AVEC **CHARLES BERLING**



Vous êtes «le nouveau» de cette aventure puisque vous n'étiez pas à l'affiche de la pièce de théâtre, qui mêle une intrigue typiquement de boulevard avec des réflexions plus profondes...

J'avais vu la pièce et j'avais été frappé par son rythme, cette impression de rebond permanent. Ce qui me plaît dans cette écriture, c'est qu'elle correspond à une peinture de la France d'aujourd'hui. C'était vrai sur scène et ça l'est à l'écran. Comme si certaines angoisses typiquement françaises se traduisaient par un jeu totalement débridé et assez violent, ce qui débouche sur une vraie drôlerie car cette violence est tout à fait assumée... Pierre, mon personnage, représente une France cultivée, qui travaille mais qui est aussi en perte de vitesse et de repères. Il s'oppose à Vincent, le personnage de Patrick Bruel, qui lui assume le fait de gagner de l'argent, qui ne s'embarrasse pas de principes et qui réussit dans notre société actuelle... Leur affrontement est formidable et d'ailleurs, l'énergie du tournage s'en est ressentie : elle correspond à l'écriture des auteurs et à la réalité qu'ils décrivent ! Le boulevard essaye toujours d'éviter les sujets qui fâchent : ici, même si la structure en effet est assez classique, Matthieu et Alexandre y ont ajouté des ingrédients plus cruels, presque trash. Et ce côté excessif m'a beaucoup intéressé !

Comment trouve-t-on sa place dans un groupe de comédiens qui a déjà une expérience de 250 représentations et qui est donc habitué à une sorte de vie en commun ?

Nous en avons parlé avec les auteurs et c'était l'occasion de déstabiliser certains automatismes, de les perturber. Pour moi, c'était un film et je n'avais pas à me «réinventer» par rapport à la pièce d'origine. Jean-Michel Dupuis qui jouait Pierre au théâtre était formidable mais, dès le départ, il a été clair que je proposerai autre chose. Il n'était pas question de le copier... Le fait d'avoir été choisi débouchait d'entrée sur quelque chose de différent, un autre équilibre à donner à ce quintet. Ma chance était aussi d'avoir des partenaires qui maîtrisaient parfaitement leur rôle, d'évoluer dans un décor sensationnel, avec des metteurs en scène qui connaissaient leur texte plus que sur le bout des doigts et qui étaient à

même de le faire évoluer quand c'était nécessaire. Mais tout s'est fait avec sensibilité et beaucoup de justesse parce qu'avec des textes aussi bons que ceux-là, il n'y a pas plusieurs bonnes solutions pour les jouer.

Venons-en à Pierre, votre personnage dans LE PRÉNOM. Ce qui domine d'abord c'est son côté «bobo-intello-égocentrique»... Et au fur et à mesure du récit, on se rend surtout compte de sa terrible lâcheté par rapport à la vie...

Oui, il fait partie de ces gens qui gardent un formidable appétit de vie, une véritable énergie mais qui, avec le temps, se sont laissés piéger par les apparences, les poncifs de l'existence, d'où ce côté «bobo» en effet. Il n'est plus vraiment en conformité avec la réalité de ce qui se passe autour de lui ! Par exemple quand il se fait assaillir par Babou, sa femme, qui d'un coup, raconte ses travers, ses erreurs et ses failles, il est le premier surpris ! Pierre fait partie de ces hommes cultivés, de gauche, adeptes de toutes ces choses comme la parité et qui en même temps se comportent exactement comme Vincent, apparemment à cent lieues de ces valeurs. Il juge les autres sur des défauts qu'il développe lui-même ! Le fait de s'inventer une vie et d'y croire conduit à la lâcheté.

Vous connaissez bien ce monde-là : en tant qu'artiste évidemment, mais aussi de par votre propre famille puisque l'un de vos oncles était le célèbre critique littéraire Raymond Picard. Vous êtes-vous inspiré de cet univers familial pour construire le personnage de Pierre ?

Oui, bien sûr ! Je connais très bien cette forme de rigidité bourgeoise et culturelle et je l'ai d'ailleurs au fond de moi ! Je n'ai eu qu'à piocher dedans, en espérant tout de même ne pas être arrivé à un degré irréparable. C'est pour cela que cette comédie est intéressante : on s'y retrouve, on y reconnaît nos propres travers. Cette peinture cruelle provoque le rire et nous soulage à la fois. C'est un rôle que j'ai abordé avec beaucoup d'excitation et de jubilation parce qu'il me permettait d'aborder des choses auxquelles je ne m'étais pas encore confronté : cette hystérie, cette outrance dans le rapport de force, cet autoritarisme abominable !

Avec une belle idée derrière le ressort comique, la question centrale du film est en fait : «l'amitié se relève-t-elle d'une crise, d'une explication de fond de toutes les rancunes qui traînent depuis des lustres» ?

Et la réponse est oui ! C'est d'ailleurs ce qui est terriblement bien vu de la part des auteurs. Après tout ce qui se passe, ça repart «comme en 14» ! Et non seulement leur amitié résiste mais en plus elle se nourrit de la crise qu'elle vient de traverser ! Ça renvoie à ce que je vous disais : c'est typiquement français ! Si la pièce a marché à ce point, c'est parce qu'Alexandre et Matthieu sont de purs produits de notre culture nationale. Et quand on les connaît, on s'aperçoit qu'entre les lignes de leur texte, ils parlent aussi un peu d'eux ! C'est ce qui fait les bons auteurs : ils ne s'épargnent pas. Cette soirée, cette heure et demie totalement incandescente cristallise toutes les passions qui les animent depuis toujours.

Dans le couple même que forment Pierre et Babou, on retrouve également des non-dits, des rancœurs et des lâchetés qui vont soudainement ressurgir.

Oui, mais là aussi, rien ne sera détruit par cette terrible soirée parce que le lien qui unit ces personnes est très fort. D'accord, tous ces personnages apparaissent comme totalement cinglés, mais aussi et surtout pleins d'amour les uns envers les autres !

Et vous, gardez-vous un souvenir paisible du choix de «Émile» comme prénom pour votre fils ?

Disons qu'à l'inverse de mon frère, je suis resté dans des zones plus classiques ! Émile est un prénom classique, alors que mes neveux et nièces s'appellent Balthazard et Maia... Donc c'est vrai que mes enfants dans le film, Apollin et Myrtille, m'ont fait penser aux choix de mon frère. Mais là encore, c'est très bien vu de la part des auteurs : nous sommes dans une société qui évolue, qui se cherche et le choix des prénoms a été bouleversé en 20 ans. LE PRÉNOM renvoie à cela, à des choses plus profondes que du simple comique de théâtre et même à des vérités plus douloureuses comme ces deux France qui s'affrontent actuellement.

LE PRÉNOM m'a d'ailleurs fait penser à l'un de vos autres films, RIDICULE de Patrice Leconte, avec cette idée de dîner où l'on s'envoie des piques sous couvert de la culture, les apparences de chacun, le manque de fond de certains convives...

L'une des similitudes concerne la joie très française d'utiliser le langage, de parler, d'échanger au cours d'un repas à l'occasion de véritables joutes verbales. Quitte à aller trop loin comme le faisait, face au Roi, l'Abbé campé par Bernard Giraudeau dans RIDICULE.

Vous excellez dans ce registre de la comédie qui a du fond et pourtant, on vous y voit peu au cinéma.

En vérité, on m'en propose rarement, même si j'en ai déjà tourné d'autres. Je crois être catalogué comme un acteur tragique, sérieux, presque douloureux ! Ça m'ennuie car je considère l'art dramatique comme étant complet et je n'ai jamais opposé le tragique et le comique. J'aime les propositions comme LE PRÉNOM car il y a un fond sur lequel s'appuyer mais qui amène le rire. J'ai commencé en faisant du comique, j'adore ça, mais on ne me voit pas comme ça, c'est dommage. D'où ce sentiment que le rôle de Pierre m'attendait !



ENTRETIEN AVEC GUILLAUME DE TONQUÉDEC



Comment parleriez-vous de Claude, votre personnage ? Pendant une bonne partie du film, on se demande s'il est juste discret ou franchement lâche...

Évidemment, on ne peut pas tout dire, donc c'est un peu compliqué... Mais Claude est celui qui se présente comme le «très bon ami», un peu lisse, ce qui lui permet de ne pas trop se démasquer. Il ressemble au plumage d'un canard sur lequel l'eau ou les événements glissent sans conséquence. Toujours heureux, ne prenant jamais mal les réflexions pourtant parfois blessantes. Celui sur lequel on peut compter et se déverser parce qu'il a ce don d'écouter et de rassurer les autres. Alors bien sûr on ne s'occupe pas trop de lui, mais en fait ça l'arrange, comme l'histoire le révélera dans sa deuxième partie... Quand j'ai découvert ce personnage, j'ai immédiatement pensé à des gens que je connais qui ne peuvent jamais se dévoiler, qui aiment faire partie d'un groupe parce qu'on n'y parle jamais de soi de façon profonde et qui esquivent le domaine de la vie privée en cas de tête-à-tête plus intime. Ça leur permet sans doute de survivre...

À tel point que, dans le film, ses amis, qui sont supposés bien le connaître, ont été jusqu'à lui imaginer une vie qui n'est pas du tout la sienne...

C'est ce qui rend ce personnage passionnant : son côté mystérieux fascine les autres. Il fallait donner suffisamment d'indices dans le jeu pour que les autres imaginent des choses qui ne reflètent pas sa réalité. C'est le propre des secrets : ils permettent le fantasme... Bernard Murat avait une formule pour résumer Claude : «c'est un figurant qui devient un premier rôle...»

Puisqu'on parle de la pièce d'origine, quels sont les changements qu'il a fallu apporter pour passer de la scène au grand écran ?

Le plus gros travail, pour nous acteurs, a été d'essayer d'oublier ce que nous avons fait dans la pièce. Le tournage a commencé en août 2011, quelques semaines après la dernière au théâtre. Il fallait être neufs, presque vierges, pour repasser par le filtre des auteurs, qui ont adapté leur

propre texte au cinéma. C'était un travail de désapprentissage très particulier ! Et en même temps, nous avions ce passé de 250 représentations et les indications de jeu de Bernard Murat. Au final, c'est une richesse et une liberté énormes qui nous ont donné une facilité de travail assez déconcertante... Et puis ce nouveau décor, remarquable, ajouté à la présence de la caméra au plus près de nous, a permis d'être encore plus vrais, plus réalistes et d'exacerber toute la violence et l'humour des personnages...

Il y avait pour vous une logique, une envie de poursuivre l'aventure du théâtre à l'écran ?

J'ai eu d'abord une chance énorme de participer à une pièce qui a connu un succès que personne n'attendait. J'avais donc une vraie curiosité de voir ce que cela deviendrait au cinéma avec, à la première lecture, presque une déception : c'était la même chose... sur le papier ! En tant qu'acteur, j'avais l'envie gourmande d'explorer d'autres pistes... Mais en fait, ce sont Matthieu et Alexandre qui, en tant qu'auteurs, avaient raison ! Une fois le huis clos installé et la porte de cet appartement refermée, on est coincé, pris au piège. Il ne fallait surtout rien changer à cette formidable idée... Et puis, ils ont ajouté des scènes qui n'existaient pas, comme celle avec Françoise Fabian qui joue la mère de Patrick Bruel et Valérie Benguigui. Voilà les petits espaces de liberté où nous avons pu inventer les choses que nous ne faisons qu'imaginer au théâtre. Nous connaissions Alexandre et Matthieu auteurs, nous avons découvert Alexandre et Matthieu réalisateurs. C'est un duo de choc : précis, passionné, complémentaire, maîtrisant parfaitement son sujet et son équipe et restant en plus, toujours de bonne humeur ! Découverte réussie, chapeau bas ! Ce film s'est fait avec une vraie envie et un grand plaisir qui passeront à l'écran.

Quand on voit évoluer cette bande d'amis, on se demande pendant combien de temps le groupe aurait pu continuer de fonctionner sur les faux semblants qui, à un moment du film, finissent par exploser.

Claude, mon personnage, avait sans doute très envie que le vernis saute à cause du poids de son secret vis-à-vis des autres et de Babou, en particulier. Elle partage absolument

tout avec lui depuis toujours et est persuadée, espère, que c'est réciproque ! Donc est-ce que tout cela aurait pu tenir encore longtemps ? Non ! La mise au point pour Claude est à la fois une douleur et un soulagement... C'est en fait le vrai thème du PRÉNOM : est-ce que l'amitié peut résister à un tel séisme ? Alexandre et Matthieu sont allés au-delà du simple boulevard : ils posent une vraie question de société et y répondent, je trouve, de façon assez optimiste.

Avec un rire qui devient jaune par moments, car la problématique de l'histoire nous renvoie aussi vers des situations que nous avons tous connu...

Absolument, c'est d'ailleurs une des clés de la réussite du texte, au théâtre comme au cinéma : ces 5 personnages existent vraiment ! On les connaît, ils sont universels donc ils nous touchent. C'est vrai en amitié comme en amour : les blessures, parfois, donnent lieu à un nouveau commencement.

Parlons de ce groupe d'amis que vous formez à l'écran. Vous aviez tous l'expérience de la pièce, mis à part Charles Berling qui vous a rejoint, et c'est vrai qu'on a l'impression de voir évoluer une vraie bande. Était-ce naturel ?

C'est toute la limite du métier d'acteur... Bien sûr, on vient travailler sur une pièce ou un film et, dans ce cas précis, il faut faire «comme si» nous étions des amis puisque le scénario dit que nous sommes des amis ! Mais quand cet état de fait se nourrit en plus d'une amitié réelle en coulisses, c'est formidable et c'est ce qui s'est passé sur cette aventure. Nous sommes vraiment devenus un groupe et je crois que ça transparaît à l'écran... Nous avons connu les phases de répétition, de jeu, chacun venait avec ses bonheurs, ses malheurs de la journée. Ce partage-là est sincère. D'ailleurs, l'arrivée de Charles sur le film, à la place de Jean-Michel Dupuis, a été importante parce qu'elle nous a perturbés. Il nous a obligé à l'écouter, il a cassé les automatismes. Il était comme un intrus qui doit se faire accepter et, au final, cela a servi le film.

Vous êtes le papa de trois enfants, est-ce que cette affaire de choix de prénom, qui est à l'origine de tout dans l'histoire, a été aussi cornélienne pour vous ?

Pour notre premier enfant, très naïvement, nous avions dit à tous nos amis et à notre famille comment nous comptions l'appeler. Nous nous sommes vite rendus compte que c'est un choix tellement intime qu'il ne faut surtout pas le révéler aux autres car, chaque personne à qui vous le dites a son avis sur la question ! Et cet enfant qui n'est même pas encore là a déjà un poids colossal sur ses épaules ! Cela donne lieu à des réactions totalement imprévues et c'est ce qui m'a frappé dans la paternité : elle révèle des choses chez les parents, la famille, les amis ou sur soi-même qu'on ne soupçonnait absolument pas. L'histoire du PRÉNOM est un révélateur !

En ce qui vous concerne, LE PRÉNOM est votre premier grand rôle au cinéma et pourtant vous êtes loin d'être un débutant ! Depuis 1986 et vos débuts avec Roman Polanski dans FRANTIC, vous avez tout de même tourné avec Tacchella, Granier-Deferre, Kieslowski, Ruiz, Veber, Becker... Mais, on a l'impression de vous découvrir. Comment vivez-vous cette exposition ?

C'est vrai que ça fait 25 ans que «j'en vends» comme on dit ! J'ai 45 ans, je suis entré au Conservatoire à 20 ans et j'ai surtout joué au théâtre enchaînant une, deux ou trois pièces par an. L'idée de tourner m'effrayait plutôt car, au cinéma, il y a plein de choses qu'on ne maîtrise pas, notamment la technique qui me semblait une contrainte terrifiante ! Et en même temps, j'en avais très envie... Honnêtement, je crois que je n'étais pas prêt étant plus jeune. Donc, même si je ne suis pas encore une vieille star, une «vieille actrice», je suis ravi que ça m'arrive un peu sur le tard ! J'ai eu le temps de «maturer» tranquillement... On m'avait dit que la quarantaine était une bonne période pour un comédien, je confirme ! Curieusement, c'est une de mes premières expériences à la télé dans «Commissaire Cordier», qui m'a beaucoup appris, en regardant la façon dont Pierre Mondy travaillait. Et puis bien sûr il y a «Fais pas ci, fais pas ça»...



Justement, le succès de la série de France 2 a-t-il un impact sur les propositions que vous recevez aujourd'hui ?

Ça change tout ! Pour jouer Renaud Lepic, je me suis servi de toutes mes expériences au théâtre, où il faut sans cesse refaire, retravailler pour être encore meilleur. Cette technique imposée par le théâtre devient une force pour incarner un tel personnage. Et puis il y a l'écriture d'Anne Giffner et la réalisation initiale de Pascal Chaumeil, à qui je dois beaucoup, qui font que ce programme télévisuel s'impose auprès du public. Un tel succès touche toutes les catégories du public

mais aussi — curieusement et tant mieux ! — les gens de mon métier. Donc les propositions s'accumulent, ce qui n'était pas forcément gagné car quand on est un peu trop marqué «télé», on a parfois du mal à faire autre chose. C'est vrai que le fait d'avoir une carrière au théâtre me donne sans doute un peu de noblesse aux yeux du milieu ! Donc nous travaillons sur la saison 5 de «Fais pas ci, fais pas ça» et, côté cinéma, je viens de commencer le tournage de AU BONHEUR DES OGRES de Nicolas Bary, produit par Dimitri Rassam et Jérôme Seydoux, adapté du roman de Daniel Pennac. Un autre beau texte, là aussi...

ENTRETIEN AVEC JUDITH EL ZEIN



Anna est un personnage intéressant parce que c'est la dernière arrivée dans cette bande d'amis... Elle a un côté pièce rapportée, ce qui lui permet de ne pas être dupe de leurs habitudes et de leur fonctionnement.

Elle les connaît, mais elle n'est pas dans le mécanisme affectif de la famille. Ces rapports-là lui sont étrangers. Elle arrive vierge d'informations au moment où elle les rejoint dans la soirée, mais elle est vierge aussi des rancœurs intimes qui unissent les autres personnages ! Ce qui m'intéressait avec Anna, c'est qu'elle n'était pas la blonde idiote caricaturale, « femme de... ». Dans une comédie conventionnelle, on pourrait s'attendre à ce que la femme qui se retrouve au bras de Vincent Larchet, personnage brillant, riche, arrogant et cynique, soit obligatoirement une bimbo sans répartie... comme si un caractère brillant appelait un pendant opposé... Eh bien non, au contraire !

C'est un des aspects plus profonds de la relation entre Anna et Vincent : ce type de femme lui permet de rester en alerte, elle joue le rôle de la banderille.

Elle n'est pas dupe de son fiancé. Elle connaît ses travers. C'est une fille cultivée, qui le surprend, le recadre et l'épaulé, tout en restant bienveillante.

Comment avez-vous fait évoluer ce personnage de la scène à l'écran ?

Deux mois sont passés entre la fin des représentations et le premier jour de tournage. J'ai utilisé ce temps à tout oublier ! J'ai lu une fois le scénario, j'ai refermé le texte et je ne l'ai pas rouvert avant la veille du tournage... Il fallait que je trouve une sorte d'équilibre instable qui me serve pour le film. Vous savez, nous avons joué la pièce 250 fois donc il fallait absolument désapprendre pour ne pas sombrer dans des automatismes. Le projet différait aussi par la présence de Charles, dont la proposition était autre que celle de Jean-Michel Dupuis. Charles avait cet avantage sur nous — et paradoxalement, cet inconvénient — d'être complètement frais face au texte et aux situations. Ce qui m'importait, c'était surtout de vivre le film comme un film et pas comme la continuité de la pièce.

Parlons de l'aspect physique d'Anna, à la fois glissante et volcanique.

C'est très amusant à interpréter, la blonde glacée dont le masque se fissure au bout de 3 minutes ! Elle est tirée à quatre épingles, perchée sur 14 cm de talons, même enceinte, délicate jusqu'à ce qu'on marche sur ses plates bandes, mais dès que le vernis craque elle sort une clope : j'adore cette image très politiquement incorrecte...

Quels thèmes vous ont le plus intéressée ou touchée dans cette histoire ?

Les relations humaines. Familiales comme amicales. J'ai aimé cette manière qu'ont eue les auteurs de parler de ces non-dits, ces rancœurs cachées, ces petites blessures narcissiques qui ne cicatrisent jamais vraiment et qui font se briser des relations comme un jeu de domino s'effondrer, juste à cause d'une blague qui tourne mal... Et la main passe, il n'y a pas un bourreau et une victime, tous les personnages sont tour à tour brillants et pathétiques à la fois. Il n'y a pas de bon ni de méchant, ils sont simplement tous humains et imparfaits. Et, en plus, tout cela est drôle, et vache.

Vous qui avez aussi fait beaucoup de théâtre et de télévision, vous avez l'habitude de ce rythme qu'il faut maintenir pour qu'une comédie soit réussie... Ce n'était pas forcément gagné d'avance en passant de la scène au grand écran.

Le rythme à l'écran et le rythme au théâtre sont deux choses très différentes. Au théâtre c'est un travail choral qui implique aussi la mise en scène. À l'écran, le montage passe par là, c'est quand même un élément majeur.

Alexandre et Matthieu sont des réalisateurs. Ils avaient une idée très précise de leurs cadres, de leur image, du décor, avec de vrais partis-pris de réalisation... Ils étaient très clairs dans leur direction d'acteur et très cohérents l'un avec l'autre. Ils ont fait de ce film un objet différent de la pièce. Un objet qui leur ressemble.



Pour une comédienne, s'imposer sur un plateau face à des camarades de jeu comme Bruel ou Berling, c'est aussi un combat, une performance ?

Vous savez, moi non plus je n'ai pas vraiment un caractère très effacé ! Même si ces deux-là ont beaucoup plus travaillé que moi, je n'avais aucune crainte dans la relation que nous allions avoir. Patrick et moi nous sommes retrouvés devant la caméra après une saison passée à se côtoyer au théâtre. Fatalement, au bout de tant de temps on finit par s'approprier ! Quant à Charles, que je ne connaissais pas, tout a été très simple et l'amusement est venu très vite. Donc, non, ni combat, ni performance !

LE PRÉNOM a, j'imagine, déjà considérablement marqué votre parcours et votre carrière ?

Évidemment ! En avril 2010, Bernard Murat m'a reçue dans son bureau pour me proposer la pièce. Deux jours après j'étais déjà en répétition avec mes partenaires : en 48 heures, sans le savoir, mon planning était complet pour un an et demi, la pièce a connu un triomphe extraordinaire et le film s'est enchaîné ! Et, au-delà du travail, j'ai fait des rencontres humaines belles et rares : j'ai rencontré des amis. Ce n'est pas qu'une aventure professionnelle, c'est ça qui est rare !

LISTE ARTISTIQUE

VINCENT	Patrick BRUEL
ÉLISABETH	Valérie BENGUIGUI
PIERRE	Charles BERLING
CLAUDE	Guillaume de TONQUÉDEC
ANNA	Judith EL ZEIN
FRANÇOISE	Françoise FABIAN
LIVREUR PIZZA	Yaniss LESPERT
INFIRMIERE BRACELET	Miren PRADIER
APOLLIN	Alexis LEPRISE
MYRTILLE	Juliette LEVANT

LISTE TECHNIQUE

Réalisateurs	Matthieu DELAPORTE et Alexandre DE LA PATELLIÈRE
Scénaristes, d'après leur pièce	Matthieu DELAPORTE et Alexandre DE LA PATELLIÈRE
Producteurs	Dimitri RASSAM Jérôme SEYDOUX
Coproducteurs	Romain LE GRAND Florian GENETET-MOREL Matthieu DELAPORTE Alexandre DE LA PATELLIÈRE Serge DE POUQUES Sylvain GOLDBERG Adrian POLITOWSKI Gilles WATERKEYN
Producteurs associés	Bernard et Andrée Zana MURAT
Producteurs associés CHAPTER 2	Aton SOUMACHE Alexis VONARB
Directeur de la photographie	David UNGARO
Chef décorateur	Marie CHEMINAL
Créatrice de costumes	Anne SCHOTTE
Chef maquilleur	Jean-Christophe ROGER
Chef coiffeur	José Luis CASAS
Ingénieur du son	Miguel REJAS
Photographe de plateau	Jean-Claude LOTHER
Making-of	Alexandre LECOEUR
1 ^{er} assistant réalisateur	Joseph RAPP
Scripte	Chantal PERNECKER
Directeur de production	Benoit PILOT
Régisseuse générale	Valérie LABBÉ
Directeurs de post-production	Pierre REYSSAT Abraham GOLDBLAT
Chef monteuse	Célia LAFITEDUPONT
Chef monteur son	Jean GARGONNE
Mixeur	Marc DOISNE
Compositeur de la musique originale	Jérôme REBOTIER

